

Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin

Denise Bouchet-Kervella

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2008/1 Vol. 72 , PAGES 217 À 225
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130567707

DOI 10.3917/rfp.721.0217

Date de mise en ligne : 07/04/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2008-1-page-217?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Psychanalyse de l'imposture d'Andrée Bauduin¹

Denise BOUCHET-KERVELLA

L'imposture est un thème auquel Andrée Bauduin s'intéresse depuis longtemps. Elle nous offre sur le sujet un ouvrage très dense, fruit d'une réflexion approfondie et subtile solidement étayée sur une très riche expérience clinique, dont elle sait nous faire partager le cheminement et les aléas avec une finesse et une sensibilité remarquables.

Elle souligne d'emblée que l'imposture présente des points communs avec les perversions sexuelles et narcissiques, mais elle va chercher à cerner, à travers une écoute exceptionnellement acérée et des constructions théoriques audacieuses, la profonde problématique identitaire qui caractérise l'imposture et débusquer les différentes facettes que celle-ci peut revêtir sous divers déguisements dans les cures.

Elle introduit son propos en notant l'existence d'un paradoxe fondamental de l'imposture : c'est la fraude, l'identité d'emprunt à laquelle adhère le sujet qui assure son sentiment d'identité personnelle. Ainsi, l'imposteur n'est pas seulement une personnalité narcissique recourant à des stratagèmes pour se faire admirer, ni un simple menteur : pour lui, le personnage illusoire qu'il a inventé est devenu vrai et il ressent le besoin vital d'en trouver confirmation dans le regard d'autrui. La réussite de la supercherie nourrit non seulement le triomphe sur l'autre, mais surtout le sentiment d'identité d'emprunt car le Moi s'est glissé dans celle-ci : « *Ce que cherche l'imposteur, c'est à faire vrai, faute peut-être d'avoir jamais pu être vrai.* »

Dans la première partie du livre, « Figures de l'imposture », elle examine différents cas d'imposture sociale manifeste. Elle constate que le degré d'inten-

1. A. Bauduin, *Psychanalyse de l'imposture*, Paris, PUF, avril 2007, 222 p.

sité de l'imposture peut varier selon un large spectre : on ne peut mettre sur le même plan les imposteurs légendaires de l'histoire comme James Macpherson et ceux assez rares, que parfois la cure nous révèle. Certains se présentent chez un analyste, de préférence « confirmé » par sa notoriété, mais fuient rapidement les règles du cadre lorsqu'ils s'aperçoivent que l'analyste n'acceptera pas de se situer au même niveau qu'eux. Car, selon l'auteur, *ils sont en recherche d'un partenaire qu'ils pourraient à la fois duper et idéaliser, avec lequel ils formeraient un couple d'élite pour donner corps et réalité à la fable mégalomaniaque qu'ils entretiennent au sujet d'eux-mêmes*. Toutefois, malgré l'existence inconsciente d'un projet de cet ordre, la présence d'un mal-être diffus et de tendances dépressives permet parfois l'engagement dans une cure : c'est le cas de Philippe, « imposteur ordinaire » dont l'auteur nous relate la longue et difficile analyse.

L'imposture manifeste de Philippe consiste à exercer une fonction d'expert sans en avoir les titres, supercherie dont il ne se sent ni coupable ni honteux car il estime en avoir la compétence. Mais c'est dans la cure que d'autres impostures plus profondes se révèlent. Les interprétations incessantes que fait le patient de ses productions en termes de triangulation œdipienne et de pénétration génitale apparaissent comme autant de « contrefaçons de la névrose » et d'« imposture à la virilité », une proclamation de génitalité achevée dissimulant mal la prévalence de théories sexuelles ancrées dans l'analité et d'une angoisse de castration anale : l'acte sexuel génital exalté n'est en fait que la caricature d'une pénétration anale, un simulacre comportemental de virilité triomphante réduite au narcissisme phallique. Il ne s'agit pas seulement ici, nous dit l'auteur, de faire passer son petit pénis d'enfant pour un grand pénis paternel : c'est une imposture qui concerne tout l'être, un « troc d'identité » résultant d'une identification de l'enfant qu'il est resté à un adulte viril parvenu magiquement à la maturité génitale, identification rigide qui constitue l'édifice central sur lequel s'appuie un Moi faussé. Assez vite, apparaît une autre forme d'imposture : Philippe s'approprie la place de l'analyste, il renverse les positions de manière à immobiliser et contrôler l'objet, supprimant ainsi toute asymétrie entre les protagonistes. Par ailleurs et surtout, si Philippe vient chercher dans l'analyse une sorte de « rencontre au sommet », voire d'expérience mystique ineffable avec un objet support de son Moi idéal, il ne tient aucun compte des interprétations de l'analyste ou les déforme activement, comme pour défendre à tout prix sa propre théorie de son fonctionnement psychique. Derrière une collaboration de surface, il met en œuvre divers « procédés d'anticonnaissance » proches de l'« agnosie psychique » décrite par André Green, une tendance à tout falsifier, un refus opiniâtre d'admettre que quelque chose d'inconnu en lui puisse échapper à son illusion de tout maîtriser, ce qui aboutit à une subversion inconsciente de l'espace analytique qui stérilise longtemps le processus.

Andrée Bauduin examine les points communs présentés par ce patient avec les caractéristiques de l'imposteur décrites par Janine Chasseguet-Smirgel, proches de celles du pervers : univers anal avec simulacre de génitalité, déni de la différence des sexes et des générations, amalgame des zones érogènes, court-circuit de l'évolution pulsionnelle. De plus, la constellation familiale pourrait aller sans ce sens, car le patient a été investi par sa mère à la fois comme seul objet de son désir et comme enfant promis à un avenir brillant. *Mais ce qui fait l'originalité de l'imposteur, nous dit l'auteur, c'est que son identification en pseudo à un personnage idéalisé sert de prothèse assurant sa cohésion identitaire.* Ainsi, le besoin de maintenir à tout prix l'identité illusoire contraint à éviter la confrontation avec tout ce qui pourrait faire chanceler l'édifice : celui qui s'est bâti sur du faux a besoin de croire immuablement en « sa » vérité, d'où la destruction systématique de toute signification nouvelle issue de la transitionnalité de l'espace analytique. En fait, c'est le risque de perte d'identité et la menace de désorganisation qui se profilent sous les défenses narcissiques. À tout cela, s'ajoute chez Philippe une incapacité spécifique à discerner le vrai du faux dans ce qu'il éprouve lui-même : il ne se reconnaît pas dans ses propres productions, il n'a aucune connaissance intuitive de soi ni la moindre idée de ce qu'est être soi-même. Une telle agnosie semble révéler *une défaillance précoce, située en deçà des identifications secondaires, dans la construction du sentiment identitaire.* Pourrait-il s'agir d'un mensonge dans la transmission parentale du roman familial, ou d'un échec maternel du déploiement de l'aire d'illusion ? Quoi qu'il en soit, la mobilisation massive de l'analité chez Philippe constitue selon l'auteur, au-delà du recul devant la problématique œdipienne, « un palier de régression destiné à encercler et immobiliser un désastre ». Car, chez lui, l'espoir d'une réparation par l'analyse signe pathétiquement le sentiment diffus de l'existence d'un manque et d'un appel.

La question des identifications pathologiques dans les distorsions de la construction identitaire est reprise et approfondie dans la très brillante analyse de l'imposture Gary/Ajar. Andrée Bauduin considère l'utilisation par Gary d'une nouvelle écriture et d'un pseudonyme comme tentative de sortir d'une imposture plus intime et plus fondamentale, celle de l'aliénation initiale du fils à l'injonction maternelle d'accomplir son propre programme phallique mégalomane, et d'incarner dans tout son être un objet n'existant que dans son propre imaginaire, avec mission de le faire prendre pour vrai. Dans *La Promesse de l'aube*, on voit combien Gary se sentait « n'exister que par procuration », et combien la vie de sa mère et la sienne, marquées par la non-séparation, tendent parfois à se confondre : sa mère est incluse dans son Moi jusqu'à, par moments, un véritable sentiment de possession (« la voix de ma mère s'était emparée de la mienne... »). Selon l'auteur, il s'agit là non seulement d'incarner

l'enfant-phallus, mais aussi de se laisser habiter par l'objet pour en garantir l'immortalité, en une sorte de « sacrifice du plus vrai de soi sur l'autel de l'objet ». Ainsi, bien au-delà de la satisfaction narcissique liée à la réussite de la mystification, Andrée Bauduin conçoit, à la suite de Jean Guillaumin, le doublement Gary/Ajar comme solution pour sortir de cette imposture première et des affres de l'inexistence. Dans *Gros-Câlin*, le narrateur Michel Cousin lui apparaît comme « pur concentré d'authenticité » aux antipodes de l'imposture : personnage grotesque, il se reconnaît en état de déréliction poignante, incapable de vivre, et ne peut « se sentir quelqu'un » qu'en compagnie de son python. Mais c'est dans *La Vie devant soi* qu'elle voit le véritable abandon de l'imposture, à travers la dés-idéalisation de l'image maternelle. Celle-ci, devenue vieille et délabrée, dégageant des odeurs puantes, révèle l'analité qu'il fallait dissimuler, elle s'humanise en retrouvant sa corporéité et perd ainsi de son pouvoir aliénant. Toutefois, demeure l'impossibilité d'accepter la perte de la mère : la seule solution pour Momo est de se coucher près de Mme Rosa et mourir, comme si le suicide était la seule façon de faire mourir la mère en mourant avec elle. Ainsi, la tentative d'autothérapie a échoué.

Andrée Bauduin approfondit l'imposture première, qui n'est pas sans rapports avec la perversion, car l'obéissance à l'idéal imposé par la mère est une façon de vouloir la combler dans une dimension à la fois narcissique et incestueuse. Mais l'imposture ne s'y laisse pas réduire : les investissements pulsionnels sont plutôt conséquence que cause d'une *faillite première qui a trait à la constitution de l'identité, à condition d'y inclure le sentiment d'être soi-même, authentique et fidèle à son être le plus vrai*. Quand Gary écrit : « Je ne m'appartenais pas », il est davantage question du sentiment de n'être pas vraiment lui-même que de son existence. Andrée Bauduin se réfère à Michel de M'Uzan pour examiner les rapports entre identité et authenticité. Au départ de la vie psychique, l'objet est celui qui sait tout ce qui se déroule dans l'esprit de l'enfant, et pour devenir lui-même le sujet se doit de devenir impénétrable : « La lutte pour posséder des secrets à l'insu des parents est un des facteurs les plus puissants de la formation du Moi », écrit Tausk. C'est sur ce mensonge inaugural qui met fin à la transparence que repose la possibilité pour le sujet de conserver son authenticité, sa vérité secrète qui constitue l'essence de l'identité. L'énorme mensonge public de l'existence d'Ajar pourrait ainsi être compris comme façon déguisée de mentir à sa mère, de tenter de constituer ce mensonge fondateur que Gary n'avait pu mettre en place plus tôt, afin de protéger son être le plus vrai enfin découvert et échapper aux identifications falsifiantes imposées par sa mère. C'est donc l'échec initial de la construction du sentiment d'identité, au sens défini plus haut, qui a conduit à l'imposture première consistant à s'appuyer, pour survivre, sur une fausse identification commandée par

l'objet, sorte d'« incorporat » aussi inconscient qu'inassimilable, auquel a été sacrifiée la fidélité à soi-même.

Dans la troisième partie intitulée « Aliénation et imposture », est reproduit un très bel article paru dans la *RFP* en 1994 (un des travaux qui ont valu à Andrée Bauduin le prix Maurice Bouvet), qui traite, chez la fille cette fois, de l'aliénation à la mère lorsque celle-ci s'est octroyé une toute-puissance phallique du fait même de l'existence de sa fille, et lui demande de lui renvoyer cette toute-puissance en miroir. Cette première imposture maternelle d'ordre narcissique se double d'une prise de possession séductrice du corps érotique de sa fille, à travers des soins corporels ritualisés et répétitifs, à la fois intrusifs et considérablement excitants. Ainsi s'instaure une relation d'emprise d'ordre pervers, soutenue par le fantasme partagé que « chacune est le bien érotique de l'autre et suffit, peut et doit suffire à la jouissance de l'autre », en même temps que la conviction que la mère a tout, d'autant que celle-ci interdit et dénigre tout autre objet dont l'investissement constituerait une trahison. Par sa soumission, la fille doublement séduite sur les plans narcissique et érotique entretient un lien contractuel de complétude réciproque autosuffisante, qui se déroule en marge de l'Œdipe, le père étant mis à l'écart de cette relation exclusive où la prégénitalité idéalisée règne en maître et cherche à se faire passer pour équivalent d'un pénis. « *Tout, dans ce huis clos homosexuel, est placé sous le signe de l'illusion omnipotente, de l'imposture et du déni.* » Andrée Bauduin souligne cependant que les manipulations maternelles du corps de l'enfant excluent le vagin, impliquant ainsi l'existence d'une loi paternelle qui pourrait expliquer que ces filles ne deviennent généralement pas perverses. Mais les conséquences de leur assujettissement inconscient à l'Idéal du Moi maternel exigeant n'en sont pas moins lourdes. Sur le plan narcissique, la fille peut être destinée à accomplir les ambitions phalliques de la mère, tout comme le fut Romain Gary (c'est le cas d'Erika dans le roman d'E. Jelinek, *La Pianiste*), et être poussée par là à ériger un Moi faux pour complaire à sa mère. Mais elle est surtout contrainte à célébrer le culte de la mère omnipotente en témoignant de ce qu'elle a tout et est tout. Sur le plan érotique, tout plaisir est interdit en dehors de la mère, alors qu'avec elle il est exigé. Ce commandement paradoxal ne peut être exécuté qu'à travers un masochisme qui occupe une grande place dans la cure de ces filles devenues femmes. Même lorsqu'elles ont connu une liaison satisfaisante sexuellement avec un homme, elles tendent à ramener le pénis de l'amant à un attribut maternel afin de maintenir intacte l'illusion de toute-puissance de la mère, tandis que les remords liés à la trahison prennent l'allure de hontes et d'angoisses érotisées à l'infini. Il y a alors tentative de faire passer pour culpabilité et expiation ce qui est satisfaction érotique masochiste, facette d'une imposture laissant croire à la présence d'un Surmoi œdipien alors qu'il ne s'agit que de la soumission à un

diktat maternel. Il sera difficile dans les cures de faire reconnaître ce masochisme moral et libidinal, mais plus encore de mettre au jour, derrière la dénonciation haineuse souvent exprimée de la possessivité maternelle, la ténacité du lien de complaisance érotique qui s'oppose à la séparation... C'est l'importance majeure accordée ici à la dimension érotique de l'aliénation à la mère, souvent négligée au profit de l'aliénation narcissique, qui fait l'originalité de ce travail, qu'Andrée Bauduin conclut en remettant en cause le credo freudien selon lequel la relation la plus satisfaisante pour une mère serait celle qu'elle établit avec son garçon. Certaines mères, manifestement, préfèrent les filles, et c'est du reste un élément récurrent dans l'histoire de plusieurs cas d'hommes dont elle nous fait le récit dans le reste de son livre.

Les deux cas de travestissement qu'elle nous rapporte dans la deuxième partie en témoignent. La mère du premier le pousse à une identification presque gémellaire avec elle (en faisant les soldes ensemble, elle lui dit que tel petit tailleur lui irait bien...), et le second est convaincu d'une haine de la virilité chez sa mère au point qu'elle désirerait le transformer en fille. Mais ce sur quoi insiste l'auteur, c'est ce qu'elle nomme « *l'imposture à la bisexualité* », car, contrairement aux idées reçues, celle-ci est manquante dans le travestissement : le féminin n'apparaît que dans les comportements mais fait profondément défaut dans la constitution psychosexuelle, ce qui contribue à rendre l'identité chancelante. Cependant, ces deux patients présentent une structure très différente. Chez le premier, situé aux limites de la psychose, le travestissement, le plus souvent en femme mais parfois aussi en militaire, correspond à un déguisement indépendant de toute connotation sexuelle, à « une écorce destinée à pallier le sentiment d'inexistence ». Son plaisir, beaucoup plus narcissique qu'érotique, consiste à se contempler dans le miroir avec l'idée que personne ne pourrait le reconnaître, mais l'angoisse surgit quand il ne se reconnaît plus lui-même : il s'agit d'une sorte de « jeu ordalique destiné à capter une identité fuyante ». La faillite identitaire est ici flagrante. Cependant, au cours de la psychothérapie, le déguisement en femme devient de plus en plus investi comme prodige à accomplir. Dans ce travestissement, il cherche à incarner une femme phallique dominatrice qui a tout, plus que les hommes, comme une déesse possédant les attributs des deux sexes et capable de séduire aussi bien les hommes que les femmes. Il a rapidement le fantasme d'aller se montrer travesti à son analyste mais aussi à sa mère, dans un mouvement incestueux visant à se conformer au désir présumé de celle-ci. Mais, comme dans toute imposture, il éprouve un besoin croissant de confirmation de cette illusion de toute-puissance par des spectateurs complices de sa duperie, ce qui le conduit à fréquenter le milieu des travestis – sans aucune réalisation homosexuelle pour autant –, jusqu'à se produire en spectacle glorieusement « déguisé en superbe femme » : il exulte d'exhiber ainsi son corps entier érigé en femme-phallus triom-

phante, tout en restant un homme. Car, en l'absence d'une relation homosexuelle structurante avec un père dénigré et sans consistance, la construction de l'image d'une mère au pénis était devenue la seule garantie de sa masculinité.

Dans le second cas, le patient souffre d'une compulsion, ressentie comme perte de contrôle honteuse, à se déguiser en femme pour aller s'offrir sexuellement à des hommes, lorsqu'il est envahi par une angoisse d'incapacité dans ses réalisations professionnelles. Chez lui, le travestissement est sous-tendu par un fantasme masturbatoire élaboré à l'adolescence, qui met en scène la présence du patient dans une scène primitive à la fois représentée et déniée, où le fantasme de séduction est prédominant : il s'offre passivement sur un mode homosexuel à chacun des deux parents et se situe comme objet de leur désir. La triangulation présente d'emblée permettra une évolution vers l'Œdipe, selon un processus complexe minutieusement décrit dont les nuances subtiles ne peuvent que renvoyer à la lecture du texte dans son intégralité. Disons seulement que la confrontation à l'image maternelle au début de la cure fait rapidement apparaître une angoisse de perte d'identité liée à la passivité, exprimée sous forme de crainte d'être transformé en femme par l'analyste en tant que mère archaïque toute-puissante. La multiplication des passages à l'acte en ce début de cure est comprise comme forme de protection contre ce danger d'être réduit à rien dans le huis clos de l'analyse. Cependant, le récit de ces actes en séance les transforme en substrats d'une activité représentative interprétable, permettant en particulier de comprendre la nécessité de fuir le transfert hétérosexuel pour éviter une relation directe avec la mère : l'angoisse d'être anéanti dans le féminin maternel est conjurée par le travestissement et le refuge dans l'homosexualité. Andrée Bauduin développe une réflexion très intéressante sur le statut du féminin chez cet homme qui, contre toute évidence et paradoxalement, dénie opiniâtrement la composante féminine de son travestissement, tant il rejette toute identification féminine. Chez lui, le travestissement n'est pas vraiment une position féminine mais un masque de féminité, une ruse destinée à sauver sa peau, à égarer l'ennemi [maternel] en feignant de lui obéir : « Puisqu'elle veut une fille, elle l'aura sous la forme d'un travesti. » Si l'évolution de la cure a permis l'intégration du désir d'être identifié érotiquement à la femme du père, l'auteur insiste sur le fait que le féminin du garçon ne se limite pas à l'Œdipe négatif : il se dégage d'abord de l'homosexualité primaire, d'une identification primaire à la mère qui, dans le même temps, le reconnaît comme garçon, ce qui pour le patient n'a pas eu lieu. Dans son cas, « le travestissement témoigne d'une impossible identification secondaire à la mère, mais permet une certaine maîtrise d'une identification primaire qui le menace dans son identité masculine (...). À travers lui, c'est le féminin forclos qui apparaît à l'extérieur du corps, dans ses enveloppes (...). Le déguisement avec des vêtements féminins est surtout un retour maîtrisé sur la voie

d'une identification maternelle qui a été barrée ». Dans l'étude de ces deux cas, Andrée Bauduin remet en question l'interprétation classique du travestissement centrée sur la castration, en même temps que l'équivalence être châtré - être femme - être homosexuel.

La question de l'intégration de la féminité chez l'homme sera reprise, sous une autre forme, dans le dernier article du livre, qui traite de l'élaboration d'un fantasme apparu tardivement dans la cure d'un pervers : « le désir d'être un enfant-femme pour une femme-mère ». Il s'agissait pour cet homme de répondre au désir d'une mère qui ne voulait que des filles, mais aussi de repérer quel objet il aurait fallu être pour faire jouir le corps féminin de sa mère et satisfaire son homosexualité présumée. Pendant deux ans, ce fantasme prendra diverses formes : être une petite fille à trous, une petite fille-pénis, un enfant vedette debout sur une table « comme Marilyn Monroe », corps féminin érigé évoquant la fille-pénis dont parle Fenichel. Cette longue période permettra de comprendre que dans son scénario pervers il était identifié aux femmes dont il regardait les jambes. Mais, plus fondamentalement, elle aboutira aussi à la découverte que jusque-là *il était faussement identifié à un homme affirmant sa virilité par la maîtrise anale, car sa mère, déniait l'existence de son pénis, l'avait investi comme fécalome* : il vivait dans l'illusion d'être un objet total alors qu'il n'était dans tout son être qu'un étron idéalisé. En se vivant fantasmatiquement comme fille capable de combler la mère-analyste, il est devenu tout entier désirable, et a pu conquérir un statut d'enfant pervers polymorphe nanti d'un pénis. Car l'existence de celui-ci, parallèlement aux multiples identifications féminines, restait évidente pour lui comme pour l'analyste : il était fille tout en étant homme, les deux positions coïncidaient sans conflit, grâce à la tolérance de l'analyste à ce paradoxe et cette ambiguïté, tolérance relevant du maternel féminin en attente dans la transaction entre objet partiel et objet total.

Ce très bel article (lauréat lui aussi du prix Maurice Bouvet) est inséré dans la quatrième partie du livre, intitulée « L'identification aux objets partiels », où Andrée Bauduin, s'appuyant sur les travaux de Denise Braunschweig et Michel Fain, reprend le thème du maternel féminin en insistant sur l'oscillation normale, dans l'investissement maternel, entre l'enfant objet de ses pulsions partielles et l'enfant objet total, oscillation nécessaire à l'organisation des représentations sexuées inconscientes puis préconscientes de l'enfant, faute de quoi celui-ci risque d'être emprisonné dans un faux-self. L'enfant garde des traces de tous les investissements de lui-même par la mère, sous forme d'identifications à ces objets partiels, identifications mobiles et réversibles, où l'identification du corps entier au pénis est la mieux connue et la plus fréquente. Mais, dans un texte intitulé « Variations sur le thème d'être mangé », l'auteur s'intéresse plus particulièrement à *l'identification du corps entier du bébé au sein dispensateur de*

plaisir sous la forme du désir d'être mangé, conçu comme désir oral érotique passif d'abord adressé à la mère, avant de se transformer plus tard en désir d'être l'objet sexuel du père. Elle décrit magistralement les étapes complexes de ce processus, en insistant sur l'importance du double retournement pulsionnel quant à la recherche de satisfaction sur un mode passif, et en montrant comment l'offrande de soi comme nourriture délectable à consommer par la mère rencontre en celle-ci une représentation du pénis comme objet de son désir et de son manque. Pour l'auteur, c'est ainsi que s'établissent les premières équivalences entre les objets partiels sein-pénis, entre un se-faire-manger érotique et un se-faire-désirer sexuel. L'exemple clinique d'une femme pour qui la passivité était d'abord intolérable, et qui projetait sur l'analyste un désir d'ogresse de la manger (« se la farcir comme bébé cuisiné »), montre comment l'instauration du fantasme de séduction, organisateur des vécus archaïques d'un enfant inondé par l'excitation, a pu ouvrir la voie à la passivité. Et par la suite, dans l'après-coup du fantasme de séduction, ce qui n'était encore qu'identification à un objet partiel oral faisant jouir la mère pourra devenir identification à un objet total, à séduire mais reconnu comme séparé. Pour conclure ce chapitre, l'auteur nous donne de précieuses indications techniques : il importe que l'identification à l'objet partiel, que ce soit au pénis-phallus, à la fille-phallus, à l'objet d'une dégustation orale ou d'une dévoration, soit vécue dans la cure avec toute sa charge d'érotisme et d'angoisse, sans faire la cible d'interprétations directes. Elle nous met aussi en garde contre l'entretien par l'analyste des confusions entre objet partiel et objet total, sources d'imposture qui ne peuvent aboutir qu'à des analyses en faux-self.

L'extrême variété des exemples cliniques saisissants dont ce livre est constitué montre l'inventivité théorique et clinique d'une analyste dont le travail est marqué par la prise en compte incessante du contre-transfert, sans parler d'un remarquable tact et d'une inlassable patience, pour accéder et faire accéder des patients emprisonnés dans des modalités identificatoires aliénantes à la vérité psychique. Il faut absolument lire cet ouvrage original, très stimulant par la liberté de pensée qui le caractérise, et dont tout analyste pourra tirer de précieux enseignements.

Denise Bouchet-Kervella
191, rue d'Alésia
75014 Paris